

PRÉFACE

“Dans ma longue vie de grand reporter, aime à dire Vassili Peskov qui travaille depuis plus d’un demi-siècle pour le même quotidien moscovite, la *Komsomolskaya Pravda*, j’ai pu côtoyer de près des célébrités hors pair qui m’ont beaucoup impressionné. Je pense entre autres au maréchal Joukov, au cosmonaute Youri Gagarine, au savant voyageur Thor Heyerdahl... Mais la personnalité la plus intéressante que j’aie connue, la plus fascinante, la plus attachante aussi, reste à mes yeux celle d’Agafia Lykova.”

Née en 1945, l’héroïne de Vassili Peskov est la dernière survivante d’une confrérie religieuse retirée dans la taïga depuis plus de trois cents ans. Par suite du Raskol, violent schisme ayant déchiré l’Eglise russe au XVII^e siècle, ses ancêtres avaient choisi la “vieille-foi” contre la Réforme pour mener un mode de vie érémitique à la marge du monde, et ce, jusqu’aux premières années du pouvoir soviétique où, persécutés, ils avaient pris le maquis sibérien. Commençaient alors en plein XX^e siècle une incroyable robinsonnade d’un demi-siècle dans les hauteurs encore vierges du Sayan occidental, à quelque deux cents kilomètres à vol d’oiseau de la frontière mongole, contrée ingrate, glacée, accidentée. “Ici

s'arrête la marche de la civilisation", avait constaté, à la fin du XIX^e siècle, le grand explorateur Piotr Kropotkine. L'année 1928 fut celle du dernier contact de la famille Lykov avec le "siècle", c'est-à-dire avec le monde humain. 1978 fut celle de leur émouvante redécouverte par un groupe de prospecteurs géologues qui vécurent alors une version sibérienne de *First Contact*, pour reprendre le titre du chef-d'œuvre documentaire des Australiens Robin Anderson et Robert Conolly sur la révélation au monde d'une tribu papoue ignorée.

Galina Pismenskaya, chef de l'expédition, 1978 : "Notre arrivée avait été remarquée. La porte basse a grincé, laissant paraître à la lumière du jour, comme dans un conte, la silhouette d'un antique vieillard. Nu-pieds. Vêtu d'une chemise mille fois rapiécée en toile de sac, avec une culotte de la même matière, bardée de rapiécages elle aussi. Une barbe ébouriffée. Des cheveux en bataille. Un regard effarouché, très attentif. Et une expression d'incertitude. Avec un dandinement malaisé, comme si la terre brûlait sous ses pieds, le vieux nous regardait en silence. Nous faisons de même. La scène a duré une minute environ. Il fallait faire quelque chose et j'ai dit :

«Bonjour, grand-père ! Nous venons vous voir...»

Le vieux n'a pas répondu tout de suite. Il a piétiné, regardé derrière lui, tripoté de la main une ceinture pendue au mur avant de prononcer enfin d'une voix douce et hésitante :

«Eh bien, entrez puisque vous êtes ici...»

Il s'avéra bientôt qu'il s'agissait d'une famille entière composée de cinq personnes. Le vieux Karp Ossipovitch Lykov avait quatre-vingts

ans ; son fils aîné Savvine, cinquante-six ; Natalia, quarante-six ; Dmitri, quarante ; la cadette, Agafia, allait sur sa trente-neuvième année. La mère de famille, Akoulina, était morte épuisée en 1961, année de disette. Au premier rang des privations : le sel. Au prix d'un labeur éreintant, les ermites vivaient de leur potager qu'ils cultivaient avec un fonds de semence vieillissant. En complément, on pêchait l'ombre, on grignotait des graines de pin sibérien et des baies sauvages, on chassait le renne pour sa viande et sa peau, sans armes à feu, à mains nues, à force d'astuces et de pièges. Pour se chauffer, on corroyait le cuir. Pour se vêtir, on filait le chanvre. Pour se chauffer, cuisiner (au poêle de pierre) et s'éclairer (au lumignon), on faisait le feu avec du silex et des mèches d'amadou à l'heure où ronronnaient déjà dans le monde entier des processeurs fabriqués en série. Malgré quoi ces ermites sont sortis vainqueurs de leur fabuleuse robinsonnade, portés par une foi inébranlable et une pratique fervente de la prière à laquelle on consacrait cinq heures par jour nourries de vieux livres multiséculaires.

Car au commencement était Dieu, et il est impressionnant de penser qu'une aventure contemporaine – parce qu'elle continue – tire ses origines d'une guerre de religion vieille de trois siècles et demi. Ce schisme frappe par sa violence (le pays connut alors ses nuits de la Saint-Barthélémy) en regard de ses causes : non pas des conflits de dogme, mais des détails de liturgie révisés par le patriarche Nikon, figure de proue de la Réforme, contre la volonté de son détracteur Avvakoum, archiprêtre gardien de la traditionnelle vieille-foi. Il était prescrit désormais de se signer à la grecque, donc à trois doigts au lieu

de deux, de se prosterner à hauteur de la ceinture et non plus front à terre, de doubler l'al-léluia au lieu de le tripler... Et pourtant, au-delà des détails, on retrouve dans le panier de la querelle toutes les grosses pommes de discorde de l'histoire de la Russie : la nature identitaire de son rapport à l'Europe, latine ou grecque, la tradition comme principe dogmatique de vérité, l'expansion de la Moscovie comme conforme ou contraire à la doctrine messianique de la "Troisième Rome", et même – question maudite de la nation russe à partir du XVII^e siècle – le durcissement du servage qui créera le mythe de la liberté perdue, et qui mêlera bientôt les vieux-croyants aux grandes jacqueries cosaques de Stepan Razine. Cette liberté perdue, ce fut dans l'immensité des espaces que la vieille-foi, sortie perdante de la Réforme, s'en fut la rechercher, en ce siècle épique de la conquête de la Sibérie. Taïga égale liberté.

Dans les premiers temps, la découverte de la famille Lykov fut tenue sous le boisseau des notes de service administratives. La Russie était soviétique, et l'on ne savait trop par quel bout prendre cette histoire dérangeante : après tout, les Lykov avaient fui le pouvoir des Soviets au nom d'une foi condamnée par l'Etat, et beaucoup avaient été rudement réprimés pour moins que ça. Les ermites entretenaient des rapports distants, mais cordiaux et dignes, avec les géologues du campement voisin, grâce à quoi ils s'initiaient en douceur aux nouveautés du monde. "En douceur" est un mot mal choisi, néanmoins, quand on sait que trois des enfants Lykov moururent l'un après l'autre. Etait-ce faute d'immunité au contact du monde des hommes ? ou par suite du choc immense qu'avait provoqué

sa découverte ? Le débat n'est toujours pas clos entre les tenants des thèses microbiologiques et psychologiques. Ne restaient en vie que le patriarche, mort de vieillesse en 1988, et Agafia, la cadette, désormais unique survivante... plus passionnante, dirait V. Peskov, que Joukov, Gagarine et Heyerdahl réunis.

Vassili Peskov révéla l'aventure au grand jour en 1982, avec la parution par épisodes d'un long récit dans les pages de son journal. Ce fut un choc. Le reportage semblait tomber droit du XVII^e siècle. Les tirages passèrent les vingt millions d'exemplaires. D'une publication à l'autre, on tenait le pays en haleine. Même la famille Brejnev envoyait des coursiers à la rédaction du quotidien pour obtenir les papiers en avant-première. Les pouvoirs locaux virent là une raison légitime de mettre en place une forme de parrainage des deux survivants, chose faite en général avec humanité. Karp et Agafia Lykov, néanmoins, continuaient de regarder le monde humain (le "siècle") comme une terre de péché. Ils acceptaient le sel, le fer, les visites, mais ne lâchaient rien de leur ferveur érémitique : l'ermitage ou la mort. Ils quittèrent leur isba clandestine pour une autre qu'ils avaient occupée jusque dans les années 1940, à une quinzaine de kilomètres de là, mieux placée, plus ensoleillée, où Agafia est restée à la mort de son père. V. Peskov s'y rendait chaque année, avec toujours un nouveau reportage au bout du voyage. Dix ans plus tard, l'idée s'imposa de faire un livre de ce récit-feuilleton. Ce fut *Ermites dans la taïga*, paru chez Actes Sud en 1992, puis un peu partout dans le monde.

La logique eût été d'en rester là, mais tous les robinsons font rêver et la personnalité d'Agafia

s'est révélée à la hauteur de ce rêve. Elle est désormais seule, soutenue il est vrai par la présence du pathétique Erofeï, ex-ouvrier foreur qui compta parmi les premiers découvreurs-civilisateurs de l'ermitage, mais aujourd'hui naufragé du chaos social postsoviétique et converti à la vieille-foi – tel est converti qui croyait convertir. Agafia continue d'attirer Peskov comme un aimant. Il y a quelque chose de touchant dans cette fidélité obstinée et réciproque. Paradoxale et tendre relation que celle qui se dessine sous nos yeux entre la fiancée du Christ et le vieux reporter aussi athée qu'un ours. Relation sincère aussi, puisque tout le monde en Russie sait qu'elle ne s'arrêtera qu'à la mort de l'un des deux.

La présente édition nous livre donc la suite de l'histoire depuis notre version de 1992. Elle apporte des nouvelles qu'en plus de quinze ans nos lecteurs n'ont cessé de nous demander. Elle nous conduit sur les hauts de la rivière Abakan, affluent gauche de l'immense Ienisseï. Qu'on la remonte du doigt sur une carte jusqu'au 51^e parallèle où l'on guettera le torrent Erinat qui paie tribut à sa rive gauche. On pousse alors le doigt plus en amont par la gorge étroite de ce cours d'eau, dont l'hydronyme signifie "cheval sauvage" en langue chore, sur environ un kilomètre et demi, jusqu'à la cote 51° 27' 38,50" N, 88° 25' 36,50" E, à 1 040 m d'altitude. Stop ! c'est là.

Y. G.